



## Académie des sciences d'outre-mer

### *Les recensions de l'Académie*<sup>1</sup>

***Brève histoire des empires : comment ils surgissent, comment ils s'effondrent* / Gabriel Martinez-Gros**

**éd. Seuil, 2014**

**cote : 59.727**

Gabriel Martinez-Gros est professeur d'histoire du monde musulman médiéval à l'université de Paris-Ouest Nanterre. Grand spécialiste de l'islam classique, il est aujourd'hui reconnu comme un des principaux connaisseurs de la pensée et de l'œuvre d'Ibn Khaldûn auxquelles il a consacré une étude remarquée: "*Ibn Khaldûn et les sept vies de l'islam*" (éd. Sindbad, 2006) fruit de plus de quinze années de recherches.

Le présent ouvrage est un traité d'histoire universelle, largement inspiré par les thèses d'Ibn Khaldûn. Dans une vaste fresque, l'auteur passe en revue les principaux empires qui sont apparus et se sont effondrés tout au long de l'histoire de l'humanité depuis la Perse achéménide jusqu'à l'Inde moghole (La compagnie anglaise des Indes n'étant que le dernier avatar de celle-ci) en passant par Alexandre et le monde hellénistique, la Chine des Han, des Song et des Ming, l'Inde moghole, le monde arabo-musulman qui, en annexant les Turcs, débouche sur l'empire ottoman. Autrement dit une période s'étendant du sixième siècle avant l'ère commune jusqu'au XVIII<sup>e</sup> ou au XIX<sup>e</sup> siècle. De chacun de ces empires, il étudie la genèse, l'apogée et le dépérissement.

Une remarque s'impose dès la p.9 : Ibn Khaldûn est le seul grand politologue qui ne soit pas originaire de l'Europe occidentale. Tous les autres: Polybe, Thucydide, Machiavel, Montesquieu, Marx ou Tocqueville (cette sélection a été retenue par l'auteur) appartiennent au monde occidental. La théorie des empires peut, selon Ibn Khaldûn, se ramener à un problème essentiel, celui de la création des richesses. Il observe que dans les sociétés agraires primitives, sans autorité politique, celle-ci est à peu près nulle. C'est l'Etat qui crée des richesses au moyen de l'impôt. Celui-ci permet de réaliser des gains de productivité, favorise l'apparition de villes petites et moyennes, avec des métiers, un artisanat, des corporations, du commerce: un essor des civilisations va s'ensuivre. Mais pour que l'impôt soit perçu dans de bonnes conditions, il importe que les peuples soient désarmés. Martinez-Gros s'élève (pp. 33-34) contre la notion d'*empires des steppes* défendue par René Grousset. Les empires sont pour lui des espaces sédentarisés, pacifiés et surtout fiscalisés.

La Mésopotamie était par excellence une terre propice à la fondation d'un empire. Les Empires chinois et indien ne se sont constitués qu'un peu plus tard. A propos de Rome, (p.50) on trouve chez Ibn Khaldûn une esquisse des théories plus tard formulées par Montesquieu



<sup>1</sup> Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).  
Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## Académie des sciences d'outre-mer

(*Considérations...*) et développées par Edward Gibbon (*Decline and fall of the Roman Empire*). On relèvera (p. 36) une intéressante allusion au chef batave Claudius Civilis qui, au premier siècle de notre ère, puissamment aidé par les Germains, fomente, à la faveur de la vacance du trône à Rome, une révolte contre l'Empire, bat les armées impériales et s'empare de plusieurs villes, puis proclame, en 70, l'indépendance de la Germanie. Finalement refoulé par les Romains et retranché dans le delta du Rhin, il parvient à pactiser avec eux et vit dès lors en paix en allié de l'Empire. En dépit de la réduction de cette poche de dissidence, l'Empire n'en était pas moins condamné et l'auteur voit dans l'édit de Caracalla (212) qui va généraliser la citoyenneté romaine, donc introduire des Barbares dans la cité, une des causes de l'effondrement final (p.90).

Dans ce schéma khaldunien, l'Europe constitue une exception: elle ne participe pas au système impérial. Martinez-Gros l'explique par le choc des invasions qui se sont abattues sur l'Occident à partir du V<sup>e</sup> siècle et ont eu pour conséquence la disparition de l'impôt. S'il y a des banquiers à la fin du Moyen Age, notamment dans les républiques municipales italiennes, c'est précisément par ce qu'il n'y a pas d'impôt. Il faudra attendre le XIV<sup>e</sup> siècle pour que les monarchies européennes recommencent à percevoir l'impôt, à une échelle d'ailleurs très modeste.

La violence est le talon d'Achille des empires. Des tribus mues par un solide esprit de corps se sentent assez puissantes pour prendre le pouvoir dans une cité: de nomades (Ibn Khaldûn les appelle bédouines), elles deviennent sédentaires et citadines. Les empires ont pour but de transformer la violence naturelle des hommes en art de la civilisation. Mais pour maintenir la paix et assurer la protection de leurs sujets, les empires doivent malgré tout recourir à la violence qui dès lors devient *légitime*. C'est ainsi qu'ils font appel à des tribus périphériques pour constituer des gardes prétoriales. Mais le phénomène va devenir cyclique: les gardes prétoriales finissent par s'emparer du trône, ce qui explique que de nombreux empires ont été dirigés par des dynasties allogènes. Tel fut le cas des Turcs et des Mandchous en Chine, des Moghols de l'Inde. Ce processus est au cœur des empires. Un concept cardinal dans la pensée d'Ibn Khaldûn est celui d'*açabiyya* que l'auteur traduit par solidarité clanique, esprit de corps. Une autre cause d'affaiblissement des empires pourrait être la propagation de certaines religions universelles et pacificatrices comme le bouddhisme et le christianisme. C'était naguère la thèse soutenue par Piganiol à propos de l'empire romain. La question est posée p.91, mais l'auteur répond par la négative, estimant qu'une religion ne peut pas être à la fois celle des guerriers et celle des lettrés. Nous avons lu avec intérêt les chapitres III montrant comment l'islam a intégré la force turque et l'a mise à son service et IV qui traite des chocs qu'ont représentés l'invasion mongole suivi de celui de la Grande Peste de 1350 et qui ont changé la face des mondes méditerranéen et européen.

L'auteur en tire (p.25) une réflexion intéressante: tous les empires ont lutté contre les corps intermédiaires, contre les solidarités (*açabiyya* claniques), noblesses ou aristocraties et, ce faisant, ils ont scié la branche sur laquelle ils étaient assis. Et l'on s'aperçoit que Tocqueville apparaît comme un penseur khaldunien alors qu'il n'avait jamais lu une ligne d'Ibn Khaldûn: il démontre en effet dans *L'Ancien Régime et la Révolution* comment Louis XIV, en neutralisant les corps intermédiaires et en cassant la noblesse, (certains ont parlé de *domestication* de la noblesse), ou en tout cas en la réduisant à un rôle de figuration, a détruit



## Académie des sciences d'outre-mer

les soutiens dont la monarchie pouvait disposer et a ouvert les voies à la Révolution. En 1789, le roi sera nu tandis qu'en Angleterre, la *gentry*, demeurée sur ses terres qu'elle met en valeur et participant au pouvoir par la Chambre des Lords, épargnera au royaume de connaître une semblable commotion.

Très détaillée, la conclusion de cet ouvrage exprime une idée majeure qui sous-tend tout le texte: les empires ont été pacificateurs et se sont appliqués à éradiquer la violence (en s'en réservant le monopole). Pour l'avenir, l'auteur n'est guère optimiste. Il constate que la dualité observée en terre d'islam par Ibn Khaldûn entre *blad makhzen* (pays administré par le gouvernement et payant l'impôt) et *blad siba* (pays dissident) se retrouve de nos jours en Occident et il cite pour exemple les *favelas* de Rio ou certaines zones de pays latino-américains aux mains des narcotrafiquants et échappant à tout contrôle du pouvoir politique: un pacte de non-agression existe en fait entre celui-ci et les cartels de la drogue. Mais on trouve une pensée originale quand Martinez-Gros nous dit pp. 208-209 que, contrairement à une idée largement répandue, (il parle de *pensée paresseuse*) l'écart entre les niveaux de vie dans le monde tend à se resserrer et non à s'élargir. Dans l'ère postindustrielle où nous sommes entrés, les moteurs de la croissance voient leur régime se ralentir aussi bien dans les pays émergents que dans les pays anciennement industrialisés. La baisse du taux de natalité et l'inexorable vieillissement de la population qui en découle sont des phénomènes mondiaux et non limités au vieux continent. Ils vont avoir pour conséquence un ralentissement de la production. Et à la dernière question: "*L'islamisme est-il le vrai danger pour le XXI<sup>e</sup> siècle ?*", il croit pouvoir répondre par la négative, arguant du fait que si les réseaux islamistes peuvent faire régner la terreur ici et là, ils sont incapables de remporter l'adhésion des masses et de les mobiliser comme le faisaient les "*Pères des peuples*" dictateurs du siècle révolu.

Dans un tel survol de l'histoire universelle, le choix des faits et des thèmes reste forcément assez personnel, voire arbitraire, mais de bonnes vues d'ensemble témoignent des remarquables capacités de synthèse de l'auteur.

**Jean Martin**